

Don Sanche d'Aragon

1649, au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

Lettre dédicatoire

Le dédicataire de cette lettre est un passionné de théâtre. Il me semble probable que Corneille s'adresse à lui parce que cette pièce a un rôle à jouer (si on me permet l'expression) dans sa théorie du théâtre. En somme, la question du genre « comédie héroïque » est un enjeu tout à fait assumé par Corneille. D'ailleurs, la première phrase de la lettre le prouve sans l'ombre d'un doute.

Mais il est clair aussi qu'en proposant une nouveauté par rapport aux genres tragique et comique, Corneille tient à se protéger en prétendant que les Grecs et les Romains eux-mêmes étaient innovateurs. On touche ici à quelque chose d'essentiel de l'attitude de Corneille : il est prêt à tenir compte de ce que la tradition propose, mais il s'appuie autant, et même plus, sur ce que l'expérience, et l'expérience humaine indépendante du temps et des lieux et donc de la tradition, ce que l'expérience donc prouve. À la limite, cette suggestion le mettrait dans le camp des Modernes, dans le grand débat qui commence déjà.

Pour ce qui est du problème du nom de ce nouveau genre, je tiens à signaler que les noms de comédie et de tragédie, qui viennent des Grecs et des Romains, sont déjà problématiques quand il s'agit de les appliquer aux pièces dites tragiques. Ne serait-ce qu'à cause des œuvres d'Euripide, mais c'était déjà vrai du temps d'Eschyle, la définition de la tragédie, et sa distinction de la comédie, n'est pas aussi simple qu'on le prétend. Pour

le dire autrement, Aristote me semble simplifier la nature de la tragédie qui n'excite pas toujours la crainte et la pitié pour en purger l'auditoire. En tout cas, il y a des passages nettement comiques dans les tragédies d'Euripide. Et tout indique que comme dans l'*Orestie*, la dernière tragédie de la trilogie permettait de boucler la boucle et résoudre les conflits et donc finissait bien. Et je ne dis rien du drame satyrique qui devait clore la trilogie pour en faire une tétralogie. En tout cas, Corneille montre que les textes et les pratiques des Anciens sont problématiques par rapport aux distinctions nettes qu'on prétend aller de soi.

Ce qui est sûr, on voit Corneille entreprendre des réflexions qui seront au cœur de ses discours sur le théâtre, et surtout la première partie. De plus, je note qu'il examine la question de la tragédie et du type de personnage qu'on y voit d'ordinaire en tenant compte de l'effet du discours théâtral sur le spectateur : si la fin de la tragédie est de toucher le spectateur, en produisant en lui de la crainte et de la pitié, des personnages plus semblables aux spectateurs ordinaires seraient en principe plus susceptibles d'exciter ses passions. Je trouve sans aucun doute l'argument intéressant. Mais il me semble qu'il indique au moins une chose qui n'est pas tout à fait dit : l'art du théâtre est devenu de plus en plus populaire, et donc il est pour ainsi dire adressé à un public plus démocratique qu'en ses débuts.

Mais ce qui m'intéresse aussi, et ce qui semble être un argument de base pour Corneille, l'existence de la comédie (qui en principe viserait des personnages inférieurs sur le plan social) permet d'imaginer un nouveau genre : un drame où les préoccupations privées, et donc pour ainsi dire banales, ou ordinaires, des grands personnages pourraient être représentées. D'où la comédie héroïque : l'héroïcité existe en raison de la

grandeur politique de ceux qui sont représentés, et la comédie en raison de la matière ou du sujet du drame, qui relève de la vie privée.

Il n'en reste pas moins que dans les comédies précédentes de Corneille les personnages sont des êtres malhonnêtes qui ressemblent beaucoup à ceux que proposera Molière, et surtout qui seront menteurs et coquins. Je ne suis pas sûr que Corneille évite cela dans la comédie héroïque. Mais l'essentiel semble être que tout en traitant de dimensions au fond privées, la comédie héroïque ne fait pas rire (ce n'est pas l'essence ou la fin de cette chose artistique), mais offre la représentation de déboires privés, ou à petite échelle. J'aurais choisi un terme comme drame, ou mélodrame, et Corneille prétend qu'il l'appelle « comédie héroïque » en attendant qu'on trouve une expression meilleure. En tout cas, il faudrait au moins examiner les deux exemples qu'il propose, cette pièce et Pulchérie, pour saisir l'enjeu artistique. Il me semble que d'une façon ou d'une autre, Corneille cherche à se distinguer de ce qui se fait autour de lui, et surtout des drames qui semblent se limiter de plus en plus aux dimensions privées de la vie.

Argument

Comme bien souvent, Corneille offre un résumé de sa pièce. Je trouve, encore une fois, qu'il indique par là que l'action de ses pièces est souvent complexe pour ne pas dire compliquées. De plus, il lui est presque nécessaire de le faire parce que le sujet n'est pas un récit connu de tous, comme le serait quelque chose tiré de l'histoire ou de la mythologie.

Je note enfin qu'on découvre ici, et déjà dans le titre, que Corneille est encore et toujours friand de récits qu'il tire

de l'Espagne. En tout cas, le récit qu'il a créé en rapiécant d'autres œuvres fait souvent penser au *Cid*.

Examen

Corneille signale que sa pièce a d'abord été plébiscitée, mais qu'on a nui à son succès parce qu'elle déplaisait. Pas plus capable qu'un autre, je ne peux décider à qui appartient « cet illustre suffrage » refusé à la pièce. Mais il est clair que son sujet ressemblait beaucoup trop à ce qui se passait alors en France pour que le pouvoir politique ou social (les Frondeurs ?) ait été irrité par le sujet : Corneille représentait un ou même deux royaumes troublés par la révolte des grands. Quoi qu'il en soit, il me semble que cela met à mal une partie de l'argumentation de Corneille au sujet de sa pièce : elle est une comédie héroïque, parce qu'il n'y a pas de véritable enjeu politique, prétend-il. (Aussi le sort de la pièce, de l'avis même de l'auteur, a été affecté par des forces politiques, à cause du thème même qu'on y a vu.) D'ailleurs, il me semble évident qu'il y a un enjeu politique sérieux au cœur du drame et des dangers de vie et de mort en raison de la politique.

Corneille indique quelques faiblesses de sa pièce, en ce qui a trait au premier acte (la protase, comme il dit) et aux règles qui y président. Mais je note que ces règles viennent plutôt de lui que de quelque autre théoricien. De plus, je note que pour lui le plaisir (et donc le plaisir de la surprise final) serait diminué s'il respectait cette règle, il se défend à partir du seul principe esthétique auquel il tient mordicus.

Mon résumé.

Acte I – La reine d’Aragon et sa fille parlent de la situation politique de leur pays et du héros don Carlos, que la fille (et la mère) aime en secret. / Doña Isabelle se plaint d’avoir à choisir un mari pour assurer son trône. / Doña Isabelle insiste sur son indépendance et exige un serment de fidélité politique des trois prétendants, lesquels obéissent. Don Carlos se présente, se fait nommer comte, puis marquis, et reçoit la tâche de décider entre les trois candidats. / Celui-ci établit un concours d’armes comme fondement de sa décision. / Don Lope et don Manrique refusent le concours, alors que don Alvar se soumet, à contrecœur, à la tâche et au duel.

Acte II – Doña Isabelle se plaint de sa situation de reine amoureuse. Mais elle annonce qu’elle dominera tout à fait son cœur pour agir selon la seule raison d’État et de son état. / Doña Isabelle reproche à don Carlos sa décision. Il proteste contre son interprétation. Doña Isabelle accepte qu’il y ait des duels entre les comtes. / Don Carlos s’explique : il est castillan et non aragonais ; il est le fils d’un pêcheur et donc un sans statut et un sans naissance. Il aime ailleurs. / Doña Elvire se plaint, en amoureuse, auprès de don Carlos. Amoureux de sa sœur (sans le savoir), ce dernier s’explique et se justifie.

Acte III – Doña Elvire se plaint auprès de don Alvar. / Les trois comtes s’expliquent et se moquent les uns des autres. / Doña Isabelle exige de parler en privé aux deux rivaux de don Alvar. / Doña Isabelle elle reprend le contrôle de sa décision ; elle essaie de raccommoder les comtes avec don Carlos et apprend que les comtes ne sont pas tout à fait libres sur le plan de l’amour et qu’ils avaient des intentions politiques. / Doña Isabelle réfléchit sur les intentions des deux

comtes et sur sa façon d'y répondre. / Blanche apprend à doña Isabelle que don Carlos aime *ailleurs*; elle suggère qu'il aime la reine ; celle-ci comprend les choses bien autrement, et imagine une tactique.

Acte IV – Parlant au nom de don Lope, Don Manrique accepte devant doña Léonor que le prince don Sanche d'Aragon épouse la reine Isabelle. Celle-ci raconte l'histoire de don Sanche. / Don Carlos se montre assez sceptique face aux bruits qui courent à son nom, ou plutôt qui lui donnent un autre nom. Don Manrique lui répond en aristocrate sûr de son droit. / Don Carlos raconte qui il est et pourquoi il refuse de croire qu'il est don Sanche. / Blanche suggère à don Carlos de se présenter à la reine sous le nom de don Sanche, ce que le premier intéressé refuse. / Il répète son refus devant la reine Isabelle, qui croit qu'il aime ailleurs. Il lui avoue qu'il aime une reine, mais il se prétend divisé entre l'amour pour doña Isabelle et l'amour pour doña Elvire.

Acte V – Don Alvar et doña Elvire discutent de ce qui leur arrivera si don Carlos se révèle être don Sanche. / Doña Léonor et doña Elvire ressassent la situation encore incertaine. / Doña Isabelle se joint aux deux autres pour en savoir plus, et doña Elvire révèle ce qui s'est passé en Aragon. / Blanche arrive et annonce que don Carlos n'est pas don Sanche. / À leur tour, les trois comtes arrivent : don Carlos assume le récit de son père. / Don Alvar arrive avec une preuve supposée de la naissance élevée de don Carlos. Et doña Léonor annonce ce que devrait être cette preuve. / Don Raymond raconte ce qu'il sait du passé et le confirme en reconnaissant don Carlos pour don Sanche, la preuve physique confirme le tout : à la fin, don Sanche est roi des royaumes de Castille et d'Aragon unifiés, et don Alvar reçoit la main de doña Elvire de son nouveau roi.

Quelques remarques.

Dans la première scène de l'acte un, doña Léonor, reine d'Aragon, détaille le fond politique de la situation. Certes, donc il sera question d'amour et de mariage, mais il est clair que ces questions d'ordre privé ont une résonance politique. On peut dire que le danger politique n'existe plus, mais il est clair, à mon sens, que le contexte politique est encore bien important et loin d'être stable. On le voit entre autres à la remarque de doña Elvire qui indique que son choix amoureux pourrait avoir des conséquences politiques graves. « Mais, madame, après tout, / Savez-vous à quel choix l'Aragon se résout, / Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaître, / S'il voit que je lui mène un étranger pour maître ? / Montons, de grâce, au trône ; et de là beaucoup mieux / Sur le choix d'un époux nous baisserons les yeux. » J'ajoute que doña Elvire est bien différente de doña Urraque : elle est sûre qu'elle fera son devoir et même si elle aime don Alvar, elle ne se permettra pas de céder à son désir amoureux parce qu'elle est princesse et qu'elle doit aimer selon le devoir politique ; on ne décèle aucune hésitation chez elle ; et cette héroïne cornélienne n'est pas déchirée par un choix cornélien. S'il y a une princesse qui ressemble à doña Urraque, c'est doña Isabelle.

Dans la suivante, la plainte de doña Isabelle, reine de Castille, a des accents de féminisme. (Le mot n'a pas de sens ou est anachronique, mais la plainte est bien réelle.) « Dites, dites plutôt qu'aujourd'hui, grandes reines, / Je m'impose à vos yeux la plus dure des gênes, / Et fais dessus moi-même un illustre attentat / Pour me sacrifier au repos de l'état. / Que c'est un sort fâcheux et triste que le nôtre, / De ne pouvoir régner que sous les lois d'un autre ; / Et qu'un sceptre soit cru d'un

si grand poids pour nous, / Que pour le soutenir il nous
faille un époux! / À peine ai-je deux mois porté le
diadème, / Que de tous les côtés j'entends dire qu'on
m'aime, / Si toutefois sans crime et sans m'en indigner,
/ Je puis nommer amour une ardeur de régner. » En tout
cas, cela ressemble un peu plus au discours de doña
Urraque : il y a chez elle une sorte de conflit caché du fait
d'être consciente de deux niveaux de vie qui lui
appartiennent, ou qui lui sont imposés, en raison de son
statut de reine. Mais chez doña Isabelle, il y a une sorte
de révolte contre le politique et contre le fait qu'elle est
une sorte d'objet de conquête : à la limite, j'entendrais
une critique du monde politique comme lieu de
machisme systémique. Les deux autres femmes
prétendent qu'il n'en est rien. Mais encore une fois, il me
semble clair que le politique est en jeu pour les trois
femmes et que de différentes façons, elles sont obligées
de gérer le pouvoir masculin sur elles.

Dans la suivante, les trois comtes promettent de
respecter la décision de doña Isabelle, mais on sent bien
qu'au moins don Alvar agit, pense et ressent autrement
que les deux premiers. D'autre part, les remarques de
don Manrique montre qu'il est un sujet plus
problématique, du moins quand il voit arriver don
Carlos. Le moins qu'on peut dire, c'est qu'une odeur de
révolte politique monte de ses propos et réactions. Même
les remarques de don Lope, faites après le discours de
don Carlos, indique qu'il y a résistance de sa part : s'il
reconnaît la *noblesse* militaire de son quasi-rival, il
signale qu'il y a une autre noblesse dont la reine devrait
tenir compte. Je note pour ma part que ce faisant, il
contredit la soumission qu'il a dite et celle-ci devient
problématique. « C'est une autorité qui vous demeure
entière ; / Votre état avec vous n'agit que par prière, / Et
ne vous a pour nous fait voir ses sentiments / Que par
obéissance à vos commandements. / Ce n'est point ni

son choix ni l'éclat de ma race / Qui me font, grande
reine, espérer cette grâce : / Je l'attends de vous seule et
de votre bonté, / Comme on attend un bien qu'on n'a
pas mérité, / Et dont, sans regarder service, ni famille,
/ Vous pouvez faire part au moindre de Castille.»
D'ailleurs, la reine le note. Aussi, son geste, soit de faire
de don Carlos le juge entre les trois comtes, est habile
au moins en deux sens : elle ne choisit pas directement
et donc peut prétendre ne pas avoir insulté qui que ce
soit de ces grands problématiques ; elle humilie le plus
fier des trois.

Carlos décrit ses actes militaires. « L'étendard de
Castille, à ses yeux enlevé, / Des mains des ennemis par
moi seul fut sauvé : / Cette seule action rétablit la
bataille, / Fit rechasser le More au pied de sa muraille,
/ Et rendant le courage aux plus timides cœurs, /
Rappela les vaincus, et défit les vainqueurs. / Ce même
roi me vit dedans l'Andalousie / Dégager sa personne en
prodiguant ma vie, / Quand tout percé de coups, sur un
monceau de morts, / Je lui fis si longtemps bouclier de
mon corps, / Qu'enfin autour de lui ses troupes ralliées,
/ Celles qui l'enfermaient furent sacrifiées ; / Et le même
escadron qui vint le secourir / Le ramena vainqueur, et
moi prêt à mourir. / Je montai le premier sur les murs
de Séville, / Et tins la brèche ouverte aux troupes de
Castille. » Les actes militaires de don Carlos ressemblent
étrangement à ceux du Cid. Et on pourrait croire qu'ils
sont inutiles ou des vantardises inutiles. Mais je crois
qu'on y devine le fond de l'âme de Carlos : il se réclame
d'une vaillance qui est plus vraie que le renom ou les
ancêtres. Et on devine que le moyen de choisir est une
ruse de sa part, ou du moins qu'il sait bien qu'il prouvera
quelque chose en affrontant les trois comtes.

En tout cas, je trouve que doña Isabelle ruse habilement
avec les trois prétendants, ou du moins avec les deux qui

sont les plus problématiques, soit don Lope et don Manrique : en plaçant don Carlos au-dessus d'eux trois, elle remet la décision à un homme au moins aussi fort qu'eux sur le plan militaire ; et comme je l'ai dit, elle évite de s'attirer la colère des deux qui seront refusés. En somme, je trouve encore une fois que la décision en principe de vie privée n'est compréhensible que comme un calcul politique.

Aussi la réaction de don Manrique quand doña Isabelle fait de Carlos le comte de Pennafiel, montre qu'il saisit une partie de l'enjeu : le geste de la reine au fond est un rejet des prétentions politiques de la noblesse espagnole. Pour ma part, si j'ai entendu quelque chose du féminisme dans les paroles initiales de doña Isabelle, j'entends cette fois la crainte des aristocrates devant les prétentions possibles du tiers état. J'ajoute que toute cette scène à un je ne sais quoi d'espagnol.

Dans la suivante, don Carlos établit son principe de jugement : une série de duels. « Ne raillons, ni prions, et demeurons amis. / Je sais ce que la reine en mes mains a remis ; / J'en userai fort bien : vous n'avez rien à craindre, / Et pas un de vous trois n'aura lieu de se plaindre. / Je n'entreprendrai point de juger entre vous / Qui mérite le mieux le nom de son époux : / Je serais téméraire, et m'en sens incapable ; / Et peut-être quelqu'un m'en tiendrait récusable. / Je m'en récuse donc, afin de vous donner / Un juge que sans honte on ne peut soupçonner ; / Ce sera votre épée et votre bras lui-même. » Je trouve que la décision de don Carlos a quelque chose de politique aussi : à la limite, il déjoue la ruse d'Isabelle et se remet en position de pouvoir s'imposer comme le seul candidat digne du poste ; du coup, il transcende pour ainsi dire la décision de doña Isabelle, puisque ce ne serait plus sa volonté qui est le fondement de son choix, mais sa valeur à lui, ou la

faiblesse, devenue publique, de ses rivaux. Quand il dit que son vainqueur sera roi, il laisse entendre qu'il sera roi, et cela indépendamment de la volonté de la reine.

Je me permets encore une fois une allusion à Machiavel : don Carlos me paraît être un prince nouveau, qui ne dépend pas du tout de la tradition, mais de la seule *vertu*. C'est ce que j'entends dans les derniers vers de la scène, avec son Adieu, qu'on peut entendre de bien des façons.

Dans la dernière scène de l'acte un, don Alvar offre une interprétation de la décision de la reine qui me semble subtile. « Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence, / Qu'elle a de sa valeur si haute confiance, / Qu'elle espère par là faire approuver son choix, / Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois, / Qu'elle nous hait dans l'âme autant qu'elle l'adore : / C'est à nous d'honorer ce que la reine honore. » À la fin, cependant, il se rabat sur le principe que les rois (et les reines) règnent absolument et que leur volonté est la loi. (Ces deux compères ne pensent pas ainsi.) Mais il ne propose pas la possibilité que j'ai signalée.

Par ailleurs, il me semble que sa prise de position indique qu'il est psychologiquement un homme de devoir et donc quelqu'un comme don Rodrigue, soit quelqu'un qui est moins dangereux pour un roi. « C'est à nous d'honorer, ce que la Reine honore. » Je subodore que quand il offre aux deux autres de les affronter en duel s'il gagne contre don Carlos, et qu'il envisage de perdre, il change encore le sens du concours : il change ce que don Carlos a changé. Et s'il le fait, c'est peut-être parce qu'il pourrait ainsi être libéré de la royauté castillane, pour se tourner vers la femme qu'il aime en vérité, et vers la royauté aragonaise. D'ailleurs, c'est ce que don Manrique a suggéré. Mais cette façon de voir les choses

remet encore une fois le jeu politique en première place, et ce malgré ce que prétend Corneille.

Dans la première scène de l'acte deux, doña Isabelle explique ce qu'elle a fait. «Voilà, Blanche, où j'en suis ; voilà ce que j'ai fait ; / Voilà les vrais motifs dont tu voyais l'effet ; / Car mon âme pour lui, quoique ardemment pressée, / Ne saurait se permettre une indigne pensée ; / Et je mourrais encore avant que m'accorder / Ce qu'en secret mon cœur ose me demander. / Mais enfin je vois bien que je me suis trompée / De m'en être remise à qui porte une épée, / Et trouve occasion, dessous cette couleur, / De venger le mépris qu'on fait de sa valeur. / Je devais par mon choix étouffer cent querelles ; / Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles, / Et jette entre les grands, amoureux de mon rang, / Une nécessité de répandre du sang.» Elle est bel et bien amoureuse de don Carlos, mais elle a vaincu cette passion pour mieux assurer son pouvoir. (Ce qui veut dire que don Manrique a deviné juste, du moins en partie.) En même temps, elle a cédé à l'amour en remettant son choix politique entre les mains de l'homme qu'elle aime. Elle avoue cependant que l'orgueil de deux des comtes (et donc le danger politique qu'il implique) l'a aussi fait agir. Je trouve son explication au moins un peu problématique puisque le comte Alvar n'a pas réagi du tout comme Manrique et Lope. Il n'en reste pas moins que j'entends encore quelque chose du débat psychologique de doña Urraque.

Par ailleurs, elle signale que l'initiative de don Carlos lui cause du souci. Aussi, raisonnant encore en reine, elle décide de corriger le tir : il ne faut pas qu'elle entretienne les conflits internes et donc qu'elle permette du mauvais sang entre les aristocrates. Décidément à mesure qu'on avance dans la pièce, l'horizon politique ne se dissipe

pas : il commande aux décisions d'au moins doña Isabelle.

Dans la suivante, au fond, doña Isabelle se montre en désaccord avec l'*amendement* que don Carlos a fait à sa décision. Elle prétend qu'il a agi avec une intention basse. Le spectateur sait qu'en parlant ainsi elle ment au moins un peu, ou, et là c'est sûr, elle cache une partie de la vérité, soit sa passion amoureuse pour don Carlos.

Don Carlos prétend pour sa part qu'il n'y a aucune intention politique à sa décision. « L'amour que j'ai pour vous est tout à votre gloire : / Je ne vous prétends point pour fruit de ma victoire ; / Je combats vos amants, sans dessein d'acquérir / Que l'heur d'en faire voir le plus digne, et mourir ; / Et tiendrais mon destin assez digne d'envie, / S'il le faisait connaître aux dépens de ma vie. / Serait-ce à vos faveurs répondre pleinement / Que hasarder ce choix à mon seul jugement ? / Il vous doit un époux, à la Castille un maître : / Je puis en mal juger, je puis les mal connaître. / Je sais qu'ainsi que moi le démon des combats / Peut donner au moins digne et vous et vos états ; / Mais du moins, si le sort des armes journalières / En laisse par ma mort de mauvaises lumières, / Elle m'en ôtera la honte et le regret ; / Et même si votre âme en aime un en secret, / Et que ce triste choix rencontre mal le vôtre, / Je ne vous verrai point, entre les bras d'un autre, / Reprocher à Carlos par de muets soupirs / Qu'il est l'unique auteur de tous vos déplaisirs. » Mais encore une fois, je crois que si c'était tout à fait vrai, cela serait à la fois difficile à réconcilier avec sa passion politique qui est à peu près sans limite, et aussi avec la situation puisque la candidature de don Alvar serait plus qu'acceptable s'il n'avait aucune ambition personnelle et s'il tenait compte de ses seuls besoins politiques de la reine. Il n'en reste pas moins qu'en vérité, don Carlos est pris par sa

passion pour doña Elvire (qui, mais il ne le sait pas) est sa sœur. (Ce n'est pas la première fois que Corneille joue avec ce thème de l'amoureux qui est au fond un frère et donc avec celui de l'inceste.) En tout cas, Carlos dit sans doute vrai (ou à peu près), mais en tant qu'amoureux de doña Elvire, il ne dit pas tout à la reine qu'il sert. Pour ma part, je me retrouve dans les comédies amoureuses de Corneille, où on se parle, où on proteste de sa véracité, où on joue un rôle d'amoureux ou de sujet fidèle, mais où on cache des sentiments.

Mais à la fin, doña Isabelle accepte qu'il y ait duels entre les comtes. Elle prétend même qu'elle l'accepte pour qu'il y ait une sorte de paix interne (les comtes règlent les choses entre eux, comme ils le veulent) et une affirmation de son pouvoir politique : c'est elle qui choisira son époux. Je trouve que ou bien elle se ment, ou bien elle laisse son amour et son espoir décider des choses, ou du moins du processus de décision.

Dans la suivante, le soliloque de don Carlos montre qu'il est ambitieux et qu'il prétend que sa valeur militaire ou humaine l'égale en un sens à tout noble que ce soit. « Honteuse obscurité, qui seule me fais craindre ! / Injurieux destin, qui seul me rends à plaindre ! / Plus on m'en fait sortir, plus je crains d'y rentrer, / Et crois ne t'avoir fui que pour te rencontrer. / Ton cruel souvenir sans fin me persécute ; / Du rang où l'on m'élève il me montre la chute. / Lasse-toi désormais de me faire trembler ; / Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler. / Laisse-le sans remords m'approcher des couronnes, / Et ne viens point m'ôter plus que tu ne me donnes. / Je n'ai plus rien à toi : la guerre a consumé / Tout cet indigne sang dont tu m'avais formé ; / J'ai quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine, / Et ne puis... Mais voici ma véritable reine. » Il est tiraillé par son sentiment d'honneur et même d'honneur de grand (tout

à fait naturel, et sans fond social) et son sentiment amoureux (pour une reine, mais une femme qui est de fait sa sœur). Et je me demande s'il est féru d'honneur et de grandeur naturelle, ou qu'il hait sa petitesse sociale (« honteuse obscurité ») qui le coupe de doña Elvire ; car ce n'est pas tout à fait la même chose. En tout cas, s'il n'ambitionne pas d'être roi de Castille, c'est parce qu'il est amoureux (et se croit digne d'aimer) la princesse aragonaise. Pour ce qui est du stratagème que je lui ai prêté, il me semble qu'il était possible de l'imaginer ; surtout, il me semble qu'il survit du fait qu'il se cherche un moyen de briller auprès de doña Elvire. (Je note qu'il dit à doña Elvire qu'il a agi comme il l'a fait sans aucune ambition politique, mais pour protéger la reine Isabelle d'un soupçon qu'on avait à son sujet. Mais je ne vois pas comment les épreuves de duel qu'il a ainsi établies pouvaient détruire cette opinion.) Donc, dans son cas au moins, il n'y a pas de vraie dimension politique ; il est, comme don Rodrigue, un homme qui aime une femme (un personnage de comédie, pour parler comme Corneille, voire un personnage de comédie héroïque) et non un personnage de tragédie. Mais encore une fois, cela n'implique pas que la définition de la comédie héroïque qu'a proposée Corneille puisse s'appliquer sans plus à *Don Sanche d'Aragon*, soit au titre de la pièce, qui est le nom véritable de don Carlos.

Dans la dernière scène de l'acte deux, doña Elvire joue le jeu d'une amoureuse qui se plaint auprès de son amoureux. Mais il est clair qu'elle est une princesse : elle signale qu'en principe elle aurait voulu (et aurait pu) lui donner le titre de marquis qu'il vient de recevoir de la reine Isabelle ; elle signale qu'elle veut l'utiliser pour une tâche politique, soit de la replacer sur son trône ; elle dit qu'elle craint qu'il se soit offert à une autre reine.

Don Carlos prétend qu'il aime les deux femmes pour ainsi dire également. Je trouve qu'il ment au moins un peu et que la *plainte* de doña Elvire est assez justifiée. Et je note encore et toujours que même s'il dit vrai, il y a une dimension politique à son amour : il est aimé par deux personnes royales, et il a de l'affection (de deux types différents sans doute) pour les deux (et son sentiment est pour ainsi dire bloqué, ou du moins modulé, par la situation politique et non seulement par son statut d'inférieur. En tout cas, à mon sens, il y a quelque chose de comique dans sa plainte à lui. « Je plaindrais un amant qui souffrirait mes peines, / Et tel pour deux beautés que je suis pour deux reines, / Se verrait déchiré par un égal amour, / Tel que sont mes respects dans l'une et l'autre cour : / L'âme d'un tel amant, tristement balancée, / Sur d'éternels soucis voit flotter sa pensée ; / Et ne pouvant résoudre à quels vœux se borner, / N'ose rien acquérir, ni rien abandonner : / Il n'aime qu'avec trouble, il ne voit qu'avec crainte ; / Tout ce qu'il entreprend donne sujet de plainte ; / Ses hommages partout ont de fausses couleurs, / Et son plus grand service est un grand crime ailleurs. » Mais au fond, le plus important serait de noter qu'encore une fois, Corneille propose une situation où un personnage au moins est pour ainsi dire pris entre deux sentiments et qu'il doit prendre une décision, alors que toute décision est douloureuse parce qu'elle prétend simplifier ce qui est complexe. À cela s'ajoute que don Carlos doit d'abord affronter don Alvar et qu'il sait que ce dernier a de l'amour pour doña Elvire. D'ailleurs, elle l'avoue et commande à don Carlos de ménager la vie de don Alvar.

Je note que doña Elvire entend utiliser don Carlos pour protéger l'homme qu'elle aime et même qu'elle le dit ; qu'il y ait duel, mais qu'il n'y ait pas de danger pour don Alvar. « Aussi sont-ce d'amour les premières maximes, / Que partager son âme est le plus grand des crimes. / Un

cœur n'est à personne alors qu'il est à deux ; / Aussitôt qu'il les offre il dérobe ses vœux ; / Ce qu'il a de constance, à choisir trop timide, / Le rend vers l'une ou l'autre incessamment perfide ; / Et comme il n'est enfin ni rigueur, ni mépris / Qui d'un pareil amour ne soient un digne prix, / Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme, / En servant, un regard ; en mourant, une larme. / (Carlos) Vous seriez bien sévère envers un tel amant. / (Dona Elvire) Allons voir si la reine agirait autrement, / S'il en devrait attendre un plus léger supplice. / Cependant Dom Alvar le premier entre en lice ; / Et vous savez l'amour qu'il m'a toujours fait voir. / (Carlos) Je sais combien sur lui vous avez de pouvoir. / (Dona Elvire) Quand vous le combattrez, pensez à ce que j'aime, / Et ménagez son sang comme le vôtre même. / (Carlos) Quoi ? M'ordonneriez-vous qu'ici j'en fisse un roi ? / (Dona Elvire) Je vous dis seulement que vous pensiez à moi. » La dernière remarque de don Carlos rappelle que ce duel a une dimension politique : si don Alvar gagne le duel, il gagne en même temps la main de la reine Isabelle et devient le roi.

Je signale que partout dans cette pièce les gens se cachent, mais aussi se trompent en se cachant : presque chaque phrase a deux sens, que ce soit par une sorte d'ironie poétique ou par l'ironie des personnages qui se protègent en parlant de façon ambiguë. Je suis sûr que c'est voulu par Corneille : pour lui, il y a là une dimension essentielle du plaisir du théâtre, que ce soit la surprise pour le spectateur ou le spectacle de la surprise des personnages. En tout cas, après bien des scènes de comédies (et de tragédies) où cet artifice est utilisé, Don Sanche en offre une sorte d'occasion parfaite. Et Corneille en profite. D'autant plus que comme il le dit il a créé toute l'intrigue à son goût.

Dans la première scène de l'acte trois, on peut s'imaginer que doña Elvire dit ce qu'elle dit pour que don Alvar quitte le duel ; en somme, il serait possible qu'elle veuille protéger don Carlos. Pour le moins, on peut ajouter qu'elle ne lui dit pas toute la vérité : son cœur est acquis par don Carlos. Mais j'ajoute que par une sorte de machiavélisme du cœur amoureux, la jeune femme ménage pour ainsi dire la chèvre (don Alvar) et le chou (don Carlos).

En tout cas, don Alvar est un autre exemple, une sorte de miroir, de don Carlos : il est soumis à deux reines, et à deux femmes, et il ne peut en respecter l'une qu'en étant infidèle à l'autre. Il prétend, lui aussi, qu'il ne veut rien savoir du pouvoir politique qu'il pourrait acquérir en étant choisi par la reine Isabelle. J'ajoute que cette scène montre que la *pauvre* doña Isabelle, tout en étant reine politique, n'est pas reine du cœur des deux hommes les plus admirables de la pièce.

La finesse de Corneille lui fait proposer un don Carlos qui est heureux de voir que doña Elvire est irritée contre lui : mieux vaut pour lui être reconnu parce qu'il pourrait lui faire du mal (en devenant le roi et en tuant don Carlos) qu'ignorer quand il se met au service.

Je répète encore une fois que la réplique d'Elvire est de rappeler qu'elle est une personne royale et donc pour ainsi dire une reine en sursis. Elle aurait voulu un champion militaire pour pouvoir le remercier en tant que reine. « Il fallait arracher mon sceptre à mon rebelle, / Le remettre en ma main pour le recevoir d'elle : / Je vous aurais peut-être alors considéré / Plus que ne m'a permis un sort si déploré ; / Mais une occasion plus prompte et plus brillante / A surpris cependant votre amour chancelante ; / Et soit que votre cœur s'y trouvât disposé, / Soit qu'un si long refus l'y laissât exposé. » On

peut toujours prétendre (avec assez de vérité) que c'est la femme qui parle à travers la reine ; il n'en reste pas moins qu'elle parle en reine et qu'elle a comme rivale une femme qui est une reine, elle aussi.

Mais pour autant qu'elle parle comme femme (et peut-être qu'elle parle en tant que femme politique qui a besoin d'un champion si jamais don Carlos meurt), elle ment à don Alvar : elle ne mentionne pas l'amour, qu'on peut supposer sincère et plus fort pour don Carlos. Et même à la fin, elle suggère que ses rivaux sont plutôt don Lope et don Manrique ; elle suggère qu'après son duel avec don Carlos elle pourrait se déclarer (sur le plan amoureux) pour lui. En tout cas, il me semble qu'il y a autant de mensonges, de duplicité et de manipulation dans cette comédie héroïque que dans les comédies *ordinaires* précédentes de Corneille. Je signale qu'il n'y a pas de doute chez les autres au sujet de l'amour de don Alvar pour doña Elvire, mais aussi de l'amour de don Carlos pour doña Elvire, comme le montre la scène qui suit.

Dans la suivante, les trois comtes se comportent comme des mâles, comme des Espagnols de théâtre, comme des aristocrates risibles, comme des amoureux machos. On le voit, entre autres, à la facture de la scène, avec ses répliques en stichomythie d'un vers suivi d'une réplique de don Alvar qui rime avec l'attaque du précédent.

Dans la suivante, la scène ne sert qu'à introduire la suivante. Pourtant la reine Isabelle tient à ce que don Alvar croie qu'elle agit pour son bien. On peut douter d'emblée que ce soit vrai, ou plutôt que ce soit toute la vérité.

Dans la suivante, doña Isabelle veut des preuves qu'on l'aime elle, la femme, et non la reine, soit la position

qu'acquerrait celui qu'elle choisirait. Elle exclut don Alvar, dit-elle, parce qu'il aime doña Elvire. Mais ne sait-elle pas que don Carlos aime tout autant sa *rivale*? Mais peut-elle croire que sa position de reine ne joue aucunement, voire d'abord et avant tout, chez les deux comtes ambitieux? Peut-elle imaginer, en tant que reine, qu'une fois roi ses deux personnages politiques seront d'abord des hommes amoureux, et qu'une fois l'un monter sur le trône l'autre sera un fidèle sujet? Je ne peux manquer de replacer cette pièce française dans son contexte politique : la pièce est écrite durant la Fronde ; elle a même été dérangée dans ses représentations par le contexte politique.

En tout cas, quand elle s'explique avec les deux comtes (mais elle ne leur dit pas tout, mais leur cache ses sentiments de femme, au contraire), elle reconnaît qu'elle a un devoir politique, ou une intention politique : elle veut choisir un époux et donc un roi qui pense les choses politiques et surtout son statut politique comme elle l'entend. « L'amour n'est, ce dit-on, qu'une union d'esprits ; / Et je tiendrais des deux celui-là mieux épris / Qui favoriserait ce que je favorise, / Et ne mépriserait que ce que je méprise, / Qui prendrait en m'aimant même cœur, mêmes yeux : / Si vous ne m'entendez, je vais m'expliquer mieux. » La remarque finale est assez comique : cette explication n'en est pas une, ou elle cache autant que ce qu'elle montre. Je veux bien que selon Corneille il n'y ait dans cette pièce que des hommes et des femmes qui pour ainsi dire oublient leur statut politique et le contexte politique dans lequel ils existent, agissent et vivent. Mais il est au moins clair que pour que cela soit vrai, il y ait des mensonges qui sont dits de part et d'autre. Mais pourquoi faut-il que les mensonges soient seulement en faveur de la vie amoureuse et jamais le moins en faveur des exigences du politique ?

Il est clair, comme le montre la comparaison des répliques de don Manrique et de don Lope, que les deux hommes ne sont pas tout à fait pareils. Don Manrique est moins soumis, plus fier que don Lope. En tout cas, grâce à ce dernier, la reine apprend que les deux s'étaient entendus avant qu'elle ne décide qui sera le roi. Son explication montre encore une fois qu'il y a un problème politique qui se trouve à l'horizon de ces décisions de vie privée. « Exercez-la, madame, et souffrez qu'on s'explique. / Vous connaîtrez du moins Dom Lope et Dom Manrique, / Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour vous, / Ne pouvant rendre heureux sans en faire un jaloux, / Porte à tarir ainsi la source des querelles / Qu'entre les grands rivaux on voit si naturelles. » Je rappelle que tout ceci est raconté sur fond de Fronde en France. On croirait sans difficulté que Corneille dresse un miroir devant les yeux des maîtres (et des sujets) de la société contemporaine.

Ce qui est sûr, doña Isabelle ne le prend pas : elle parle en tant que reine à qui on fait la loi. Je veux bien qu'elle ruse avec les deux et que ce soit la femme qui parle. Mais d'abord, il est impossible que ce personnage fasse tout à fait abstraction de la dimension politique. Et si le discours politique peut être reçu par le spectateur comme un masque pour la vérité privée, il est au moins possible que l'envers du revers soit en jeu. Encore une fois, les faits de la Fronde sont trop semblables à cette double duplicité pour que ce soit sans plus exclu de l'analyse. Je dirais même plus : la double duplicité est pour ainsi dire la seule lecture qui tienne compte du texte et du contexte dans lequel la pièce a été produite.

À la fin, don Manrique se soumet, mais à la manière d'un grand, soit sans se soumettre tout à fait. Les conditions qu'il met ne portent pas seulement sur don Carlos et ne dépendent pas seulement d'une sorte de dédain

d'aristocrate pour un homme sans nom ; don Manrique vise aussi la reine et son pouvoir proprement politique.

Dans la suivante, doña Isabelle s'interroge sur les intentions proprement politiques des deux comtes (il me semble clair qu'elle est soucieuse surtout du comte Manrique). Elle en conclut que puisqu'elle ne peut pas avoir confiance en eux, elle est d'autant plus libre de choisir selon ses désirs amoureux. Sans doute, doña Isabelle préfère-t-elle don Carlos aux deux autres ; mais il est impossible qu'elle ne tienne pas compte de sa valeur militaire et de ce que don Manrique vient d'avouer, soit que les deux savent bien qu'il est vaillant et qu'il vaut autant qu'eux. Mais elle a décidé de donner don Carlos, et ainsi de se l'attacher. Au fond, il me semble qu'elle projette en gros comme fait le roi don Ferrante dans *Le Cid*. Si j'ai raison, il faut conclure que doña Isabelle est pour ainsi dire une figure composée de l'Infante et de son père.

Dans la dernière scène de l'acte trois, lorsqu'elle comprend (contre ce que Blanche lui suggère) que don Carlos aime doña Elvire, doña Isabelle laisse éclater sa jalousie de femme. On pourrait conclure qu'ici au moins la comédie héroïque fait abstraction du contexte politique ; mais il me semble que c'est mal lire : il est impossible que doña Isabelle fasse tout à fait abstraction de son statut ; d'ailleurs, elle le dit ; enfin, la solution qu'elle entrevoit (l'occasion sur laquelle elle saute) est tout à fait politique. Au fond, pour le dire autrement, que cette pièce soit plus ou moins politique, cela ne change rien au fait que la vie est conçue comme une lutte de pouvoir où il y a des humains qui ne sont pas mus par les seuls besoins ordinaires. « Et devenant par là reine de ma rivale, / J'aurai droit d'empêcher qu'elle ne se ravale, / Et ne souffrirai pas qu'elle ait plus de bonheur / Que ne m'en ont permis ces tristes lois d'honneur. /

(Blanche) La belle occasion que votre jalousie, /
Douteuse encore qu'elle est, a promptement saisie ! »

Dans la première scène de l'acte quatre, la déclaration initiale de don Manrique prouve encore une fois que sont tout politiques l'horizon et le contexte et même la raison de son acceptation d'un mariage entre doña Isabelle et don Sanche (et la soumission des aristocrates espagnols).

Le récit de doña Léonor est assez convenu dans le théâtre et en particulier dans le théâtre comique. Il n'en reste pas moins qu'il est bien fait, et bien préparé dans les actes précédents. De plus, le spectateur saisit tout de suite que les deux dindons de la farce seront ces deux orgueilleux comtes. En tout cas, les mots de don Lope me semblent peu croyables, surtout si je les imagine sortant de la bouche de don Manrique. En tout cas, ce dernier signale que l'éventuel don Sanche (autrefois don Carlos) aime en bas lieu.

Dans la suivante, don Carlos se montre au moins aussi orgueilleux que don Lope et même don Manrique. On devine cependant qu'il y a une autre raison, qu'il ne donne pas pour expliquer son scepticisme. Si elle est valide, et je veux que ce soit le cas, cela fait basculer le texte, au moins en ce qui a trait à don Carlos dans le genre comédie héroïque. J'ajoute quand même qu'une bonne partie de son irritation a un fond politique : il croit, ou il prétend croire, que le bruit qui court est une fabrication des deux comtes qui veulent ainsi se moquer de lui. « Mais puisque c'est un jeu de votre belle humeur, / Sachez que les vaillants honorent la valeur, / Et que tous vos pareils auraient quelque scrupule / À faire de la mienne un éclat ridicule. / Si c'est votre dessein d'en réjouir ces lieux, / Quand vous m'aurez vaincu vous me raillez mieux : / La raillerie est belle après une victoire ;

/ On la fait avec grâce aussi bien qu'avec gloire. » J'ajoute que le discours de Carlos depuis le début est celui d'un homme fier qui ne respecte pas les conventions, ou qui les respecte, mais en mettant toujours au-dessus les droits de la nature, ou de la supériorité naturelle. À cette fierté répond à la fin de la scène celle de don Manrique. Il me semble que tout en étant bien dans le ton du personnage, elle souligne pour ainsi dire malgré elle la différence entre lui et don Carlos, et même entre lui et don Lope.

Dans la suivante, don Carlos se montre bien fier (et il l'avoue) et bien chatouilleux sur la question d'une éventuelle naissance glorieuse : il connaît son père, il est ambitieux, mais il a la fierté de ne vouloir jamais usurper des avantages qui viennent de la convention. Cela attriste doña Léonor. Elle fait une description de la grandeur naturelle et manifeste de ceux qui sont bel et bien rois, pour ainsi dire par nature. En supposant que ce qu'elle dit soit l'avis de Corneille (ce que je trouve difficile à croire : il devait savoir comme tout le monde qu'il y avait des individus qui étaient rois et personnages royaux sans en donner les signes extérieurs qu'elle leur prête ; en supposant cela, Corneille fait bien de mettre ces propos dans la bouche de doña Léonor : des opinions semblables peuvent être plus vraisemblablement mises dans la bouche d'une reine, et encore plus d'une reine qui cherche son fils. « Mais où sera mon fils s'il ne vit point en vous ? / On veut qu'il soit ici ; je n'en vois aucun signe : / On connaît, hormis vous, quiconque en serait digne ; / Et le vrai sang des rois, sous le sort abattu, / Peut cacher sa naissance et non pas sa vertu : / Il porte sur le front un luisant caractère / Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire ; / Et celui que le ciel sur le vôtre avait mis / Pouvait seul m'éblouir, si vous l'eussiez permis. » À la toute fin, elle lui dit, en quelques mots, qu'en tant qu'il ne serait que don Carlos, elle ne veut pas

de lui, ou plus exactement, elle ne veut pas qu'il prétende à être l'époux de doña Elvire. Donc, encore une fois, et d'une autre façon, cette pièce dont l'intrigue est censément indépendante de la politique en dépend au contraire dans ses éléments essentiels. Elle lui dit en somme : « Comme le trône d'Aragon est de nouveau solide, comme je n'ai plus besoin de votre bras pour me protéger avec ma fille, je ne veux plus de vous, car je vois en vous un problème politique. »

Dans la suivante, Blanche se présente et fait le lien avec l'arrivée de la reine Isabelle.

Dans la dernière scène de l'acte quatre, don Carlos s'explique, mais surtout il s'explique quant aux deux femmes qu'il aime. Il prétend qu'il est pour ainsi dire doublement coupable : d'abord, il aime en haut lieu et en lieu où il ne peut prétendre ; ensuite, il aime également et ne voudrait pas abandonner un amour pour assouvir l'autre. « Mais je sais que ce cœur, des deux parts engagé, / Se donnant à vous deux, ne s'est point partagé, / Toujours prêt d'embrasser son service et le vôtre, / Toujours prêt à mourir et pour l'une et pour l'autre. / Pour n'en adorer qu'une, il eût fallu choisir ; / Et ce choix eût été du moins quelque désir, / Quelque espoir outrageux d'être mieux reçu d'elle, / Et j'ai cru moins de crime à paraître infidèle. » On peut, et on doit admirer cette tirade, mais il faut aussi admettre que s'il dit enfin la vérité et donc, il devait mentir au moins un peu avant quand il cachait à l'une et à l'autre sa *duplicité* amoureuse : il aimait deux reines et il ne pouvait choisir ; ce qui est être encore plus orgueilleux que le comte Manrique.

En tout cas, la reine Isabelle est fière elle aussi : en entendant dire que don Carlos pouvait en aimer une autre, elle ne veut plus rien savoir de lui. Pourtant, elle

avoue que c'est la reine qui parle, parce que la femme voudrait, comme elle dit, qu'il fût don Sanche alors qu'il ne l'est pas.

À son tour, à la fin de la scène, après avoir dit que le monde politique est un enjeu de sa situation telle qu'il la comprend depuis le début, il ajoute que cette situation politique qui rend impossible son amour pour la reine Isabelle (et il ne le répète pas pour doña Elvire) et qu'il veut mourir.

Dans la première scène de l'acte cinq, encore et toujours, on voit que le monde politique interfère avec le monde privé. Don Alvar se réjouit de ce qu'il ne puisse plus devenir l'époux de doña Isabelle et le roi de Castille, car il est ainsi libre d'aimer doña Elvire. Mais celle-ci lui signale qu'elle ne peut pas épouser librement qui elle veut, puisque don Sanche, son frère, sera aussi son roi et pourra décider de son sort. Elle reconnaît même qu'elle fera son devoir parce qu'elle est princesse justement. Mais elle ajoute qu'elle croit que don Alvar sera le choix qu'*imposera* son frère.

Dans la suivante, les deux femmes ne font que reconnaître que rien n'est encore clair.

Dans la suivante, quand doña Léonor explique comment la situation a changé, elle signale que le fond du problème est politique : c'est la mort de don Garcie, c'est la rumeur que don Sanche vit encore, ce sont les forces politiques, l'une anéantie, l'autre née, qui décident de tout. « On assiégeait encore, alors qu'ils sont partis, / Dedans leur dernier fort Dom Garcie et son fils. / On l'a pris tôt après ; et soudain par sa prise / Don Raymond prisonnier recouvrant sa franchise, / Les voyant tous deux morts, publie à haute voix / Que nous avions un roi du vrai sang de nos rois, / Que Dom Sanche vivait,

et part en diligence / Pour rendre à l'Aragon le bien de sa présence. »

Dans la suivante, il me semble que la scène, où le vieux pêcheur reconnaît son fils, où don Carlos reconnaît son père, que cette scène si bien décrite pourtant ne peut pas touchée le spectateur : on sait trop bien qu'il y aura revirement, ne serait-ce que parce qu'on insiste de diverses façons sur l'importance du statut social de don Carlos. Je tiens à signaler que ce statut est de bord en bord politique : s'il n'est que fils de ce pêcheur, la situation revient à tout de suite et nécessairement à ce qu'elle était avant ; la reine de Castille ne peut pas le prendre pour époux sans risquer, mieux sans provoquer une révolte ; de plus, don Alvar ne peut pas se tourner librement vers doña Elvire ; la reine Léonor doit assurer le pouvoir de sa maison sur l'Aragon en prenant des décisions politiques qui briseront le cœur de sa fille Elvire. D'ailleurs, Blanche signale bel et bien que l'opinion commune imagine qu'il y a un complot proprement politique. Même si les deux comtes sont du côté de l'opinion publique incrédule, si jamais don Carlos n'est que le fils d'un pêcheur, ils reprennent leur position de rebelles inévitables aux désirs de leur reine.

Je trouve magnifique la fin de la scène : elle annonce ce qui se passe au début de la suivante ; en affirmant qu'il est fils de pêcheur, don Carlos oppose d'une façon nouvelle, bientôt reprise, le monde de la politique et le monde naturel. J'ajoute, et je répéterai qu'il y a sans doute le rejet du politique et donc du tragique, mais en un sens leur présence paradoxale dans cette comédie (et donc chose non politique) héroïque (et donc chose politique).

Dans la suivante, l'orgueil de don Carlos consiste à reconnaître son père, mais du coup à reconnaître qu'il

est grand et fort et admirable envers et contre tout ce qui appartient au monde politique. Mais c'est encore une fois la reconnaissance que le politique est au cœur de la situation. « Je suis fils d'un pêcheur, mais non pas d'un infâme : / La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'âme ; / Et je renonce aux noms de comte et de marquis / Avec bien plus d'honneur qu'aux sentiments de fils : / Rien n'en peut effacer le sacré caractère. / De grâce, commandez qu'on me rende mon père. » Pour le dire autrement, la comédie héroïque si et seulement si on place quelque chose (la famille, l'amour, voire la religion) par-delà le politique, mais du coup on reconnaît que le politique existe, qu'il a ses exigences et que ces exigences peuvent agir sur ce qui le transcende.

Je dois avouer que le personnage de don Manrique est bien différent qu'avant dans la pièce. Il est devenu un partisan d'un homme qu'il a méprisé ; il l'admire sans avoir de raison solide ; il va jusqu'à demander à la reine de lui enlever le pouvoir et le respect de la Tradition par un acte qu'il n'aurait jamais accepté avant, et qu'il ne peut accepter maintenant que parce qu'il n'est plus lui-même. Je trouve qu'il y a là quelque chose de mal fait. Et je comprends assez la réaction de don Carlos, qui accuse son ancien rival de le mépriser encore.

Aussi l'intervention de don Lope est plus acceptable : depuis le début, il était moins orgueilleux que don Manrique. Il n'en reste pas moins que son argument est que les gestes, paroles et sentiments de don Carlos sont la preuve qu'il n'est pas un homme du peuple, mais bien de sang royal ; il fait appel à la nature lui aussi, mais à une nature qui justifie son statut de comte, soit son statut politique.

Doña Isabelle emploie tout de suite un mot qui est on ne peut plus cornélien, soit *générosité*, et son corrélatif,

admiration. En tout cas, elle en tire la conclusion que don Carlos a tort et que son cœur amoureux (mais elle n'en dit mot) a raison.

Dans la scène suivante, on place les pions pour la scène finale.

Dans la dernière scène de la pièce, par une suite de preuves ridicules à force de converger, don Carlos est reconnu et se reconnaît pour don Sanche. Je trouve quand même que don Sanche, et doña Elvire aussi, va un peu vite en disant que les sentiments qu'il avait pour Elvire étaient ceux de la nature : aimer Elvire comme sœur et l'aimer comme amante, ce n'est pas la même chose. « (don Carlos) Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux, / Qui, sans le partager, donnaient mon cœur à deux : / Dans les obscurités d'une telle aventure, / L'amour se confondait avec la nature. / (doña Elvire) Le nôtre y répondait sans faire honte au rang, / Et le mien vous payait ce que devait le sang. / (Carlos) Si vous m'aimez encore, et m'honorez en frère, / Un époux de ma main pourrait-il vous déplaire ? » Mais bon, on fait piètre figure de trop insister.

Je me permets de signaler que don Raymond rappelle que tout ceci, cette comique héroïque, est quand même encadré par une réalité politique.